

# dial

## diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13  
FAX (1) 43.31.19.83  
CCP 1248.74 - N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1695 - 25 juin 1992 - 4,50 F

### D 1695 ÉQUATEUR: MARCHÉ DES INDIENS DE LA FORÊT

Le mouvement indien d'Équateur se partage entre les ethnies de la Cordillère des Andes, les plus nombreuses, et celles de la forêt amazonienne. Les premières font preuve depuis longtemps d'un sens aigu de l'organisation pour la revendication fondamentale de la terre. C'est ainsi qu'en juin 1990, ils avaient organisé un "soulèvement indien national" (cf. DIAL D 1511) et obtenu l'ouverture d'un dialogue à haut niveau, aujourd'hui bloqué (cf. DIAL D 1541 et 1574). Quant aux Indiens de la forêt, ils allaient entreprendre à leur tour, le 11 avril 1992, une marche de 237 kilomètres, de Puyo en Amazonie équatorienne à Quito la capitale du pays. Partis à deux mille personnes, ils allaient toucher au but le 23 avril. Ils se retrouvaient alors au nombre de cinq mille, après avoir fait la jonction sur l'Altiplano avec les Indiens de la montagne. Installés dans le jardin central de la capitale, ils attendront patiemment la réponse du gouvernement à leurs revendications de terres. Le 13 mai, à quatre jours des élections présidentielles, le président Rodrigo Borja leur attribuait 1,1 million d'hectares de terres dans la région du Pastaza. Ci-dessous, reportage paru dans la revue équatorienne *La Otra* du 30 avril 1992.

Note DIAL

## LE PÈLERINAGE DES LANCES

par Edmundo Carrera Aldas

Allpamama et Pachamama, les dieux du ciel et de la terre, guident depuis l'impénétrable forêt amazonienne jusqu'à la jungle de béton des parages du Palais du Carondelet, siège du gouvernement équatorien, les milliers et milliers de pas des Indiens Shuar, Achuar et Quechua qui s'avancent au nom des six millions de membres de leurs communautés. Voilà vingt-deux jours qu'ils ont commencé, à partir de la frontière avec le Pérou, une marche sans précédent dans l'histoire du pays. Pieds nus, avec des tongs ou avec de bonnes chaussures, les Indiens marchent le long des pistes, des routes de la forêt puis des routes goudronnées, en quête de terres pour leurs communautés et leurs enfants. Une armée d'hommes et de femmes de plusieurs organisations d'aide humanitaire, ainsi que d'autres organisations indiennes, marchent en leur compagnie pour les aider en cas de faiblesse et leur permettre d'arriver à destination.

Les marcheurs laissent pour un moment le clair-obscur de la forêt aux confins du Pérou, quand ils sont aux aguets du sanglier, du tatou et du singe. Il est plus important d'aller demander au président de la République les titres des terres où leurs ancêtres sont nés et morts, où le chant des oiseaux se mêle au caquetage des araras dans la vie quotidienne des communautés de l'Est.

Vingt-deux jours ont passé depuis que Dario Pargui a laissé sa femme et ses enfants à Pastaza, du côté du Pérou. Chargé de ses traditions, de ses chapeaux de plume et de son tambour de la forêt, il a parcouru près de quatre cents kilomètres

pour rejoindre la colonne humaine qui va demander la solidarité du gouvernement pour une plus grande sécurité dans l'existence à venir.

Comme lui, des centaines d'Indiens puis des milliers marchent de concert dans le froid des hautes prairies de la Cordillère des Andes, en direction de la capitale où se trouve le chef du gouvernement.

Le soulèvement indien est déjà loin, avec son objectif de règlement des problèmes qui remontent bien avant même les cinq siècles de présence des hommes blancs et barbus qui ont entrepris de les conquérir et de les acculturer. Pour ceux qui marchent, il n'est plus question d'attendre. Cette fois c'est sûr: dans l'esprit des Pargui, des Viteri et de tous les dirigeants des cent quarante-huit communautés regroupées dans l'"Organisation des peuples indiens du Pastaza", l'idée de la légalisation de leurs terres est déjà devenue réalité. Ils disent: "Nous resterons à Quito devant le palais gouvernemental jusqu'à ce qu'ils nous donnent nos titres, jusqu'à ce qu'ils solutionnent nos problèmes. Sinon le président nous verra tous les jours jusqu'à ce qu'il nous donne ce qui nous appartient."

### La sortie de la forêt

Tandis que trente mille Indiens attendent le résultat de la marche, là-bas loin de la forêt du Pastaza, leurs pères, leurs frères et leurs fils marchent vers Quito. La marche est une idée des anciens, des sages des communautés. "Si le gouvernement ne s'intéresse pas à nous, s'il ne nous regarde pas et s'il ne vient pas vers nous, c'est nous qui irons à lui", a lancé un des sages de la communauté. L'idée a germé, chez les responsables, d'une mobilisation des communautés pour pousser le gouvernement et le pays à tenir leurs promesses de règlement des problèmes en suspens.

L'idée a donc pris corps et les communautés ont été informées d'avoir à se rassembler à Puyo en s'y rendant en pirogue ou par les sentiers de la forêt. Le rassemblement par petits groupes ou par communautés importantes à travers la forêt a ainsi pris dix jours. Et c'est de Puyo qu'est ensuite partie la marche.

Ils ont quitté la forêt à Baños pour entrer dans la Cordillère. Le monde a alors changé pour eux, un univers différent de celui qu'avait découvert un marin espagnol appelé Colomb. Les arbres, la végétation luxuriante et les bruits de l'Amazonie, la terre facile à cultiver: tout cela avait disparu. A la place c'était la froideur de la route et de la montagne, les pâturages en altitude et la tristesse. Mais bientôt sont arrivés leurs autres frères, ceux au poncho et au chapeau, les Indiens de la montagne qui venaient avec la nourriture: les fèves, les pommes de terre et le riz à partager entre tous pour refaire les forces et continuer la route.

Les organisations étrangères sont également venues, avec les appareils photo sophistiqués, les caméras vidéo, les ambulances, le camion citerne des pompiers pour distribuer l'eau, les tentes, l'avion et le "cucavi" pour se donner du coeur à la marche.

### La fatigue du long chemin

La marche s'est ralentie pour un certain nombre de raisons, en particulier la santé. Mais les militants de la Confédération des peuples indiens d'Amazonie déclarent que trois personnes seulement ne sont pas allées jusqu'au bout et se sont retrouvées à l'hôpital dans la montagne: un vieux pour excès de fatigue, un enfant atteint de pneumonie, et une femme enceinte près d'accoucher. Les autres, pieds enflés, quelque peu enrhumés et physiquement fatigués, sont allés jusqu'au bout. La grande aventure avait atteint son objectif.

En dépit de tous ces problèmes, les longues soirées passées sous la tente, le maté brûlant et le bouillon de poule, les pommes de terre, le café, la musique des tambours et des guitares, l'attente ardente de la terre: c'est aussi cela qui est arrivé à Quito.

Antonio Vargas, le principal responsable de l'Organisation des peuples indigènes du Pastaza, ne veut pas que le gouvernement leur remette les terres en passant par l'Institut équatorien de réforme agraire et de colonisation (IERAC). Il explique: "Nous avons le soutien non seulement du peuple équatorien, mais aussi d'organisations écologiques internationales et du Parlement européen. C'est pour ça que le président Borja doit répondre à nos demandes. Avant qu'on arrive avec notre pétition, les gens du gouvernement se sont réunis avec plusieurs communautés de faux Indiens, ceux qui sont dirigés par l'ancien Institut linguistique d'été et par des fonctionnaires de l'IERAC pour organiser une contre-propagande. Nous ne voulons pas de ça."

Il a déclaré que les demandes des nationalités indiennes pourraient aller jusqu'à la négociation sur la mise en valeur du sous-sol dans les terres qui sont à elles. "L'Etat équatorien mélange tout. Nous voulons une décentralisation et que les nationalités aient leur gouvernement, comme cela se passe dans les autres parties "du monde, en Espagne, en Belgique et ailleurs", précise-t-il.

Les deux millions d'hectares que veulent les Indiens sont des terres qui ne concernent aucunement les colons ni les éleveurs de la région du Pastaza. Ils pensent donc qu'il n'y aura pas d'empêchements.

### Solidarité

Des gestes étonnants de solidarité ont été faits tout au long de la marche. C'est ainsi que les habitants des villages traversés par les marcheurs sont allés jusqu'à arroser les routes pour que ceux qui allaient pieds nus en souffrent moins et évitent les ampoules provoquées par la chaleur. De nombreux villageois ont accompagné les Indiens pendant deux ou trois heures de route, pour revenir ensuite chez eux. L'approvisionnement n'a jamais manqué. Les communautés amies ont déposé chaque soir beaucoup de nourriture sous les tentes.

Des Indiens du Tungurahua, du Cotopaxi, du Chimborazo et d'Imbabura sont venus grossir la caravane humaine par solidarité dans le combat pour les droits des peuples indiens, jusqu'au moment du dialogue avec le président de la République.

Les Indiens étaient bien organisés. Les communautés n'ont eu que peu de fonds au départ pour financer la marche. Mais ils n'ont demandé aucune faveur à un quelconque organisme gouvernemental. Ils avaient monté des commissions: pour la santé - avec leurs médecins traditionnels, pour la logistique, pour l'alimentation, pour la communication et l'opinion publique, pour le financement. Tout le reste a été fourni durant la marche.

"Les trois cent vingt kilomètres parcourus ce n'est pas le plus important. Ce qui compte maintenant, c'est d'avoir la terre", explique Merino, qui ajoute: "Nous voulons la sécurité là où nous habitons. Nous voulons que le bétail ne disparaisse plus, la forêt non plus. Nous ne voulons pas de l'exploitation pétrolière, ni de la destruction de nos maisons et de notre milieu de vie, ni de la chasse et de la pêche à outrance. Ce serait bien triste de voir disparaître toutes ces richesses qui nous viennent de si loin, comme ça s'est passé dans les villes."

## FausseS promesses

Les Shuar et les Anchuvar ne croient pas au gouvernement. Comme la Confédération de nationalités indiennes d'Equateur (CONAIE), ils pensent qu'on les trompe et que six mois de dialogue n'ont servi à rien. Ce sont les sages, les vieux des tribus, qui ont décidé dans une sorte de conseil qu'il fallait aller trouver le gouvernement et ne pas attendre qu'il vienne à eux. Tout le monde mourrait s'ils attendaient qu'une décision gouvernementale vienne concrétiser les promesses.

Voilà comment l'idée des anciens a été mise en pratique. A défaut des plus vieux, ce sont les jeunes qui verront le jour où ils pourront enfin affirmer qu'ils sont les maîtres de leurs terres et qu'ils disposent librement des cultures, des singes, des araras, des lianes, des arbres et du beau ciel du Pastaza.

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

---

Abonnement annuel: France 375 F - Etranger 420 F - Avion Am. latine: 490 F - USA-Canada-Afrique 460 F  
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441